



**HAL**  
open science

**ANDRE MIRAMBEL A TRAVERS SES ARCHIVES :  
A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT DU GREC  
MODERNE A L'INALCO**

Sophie Vassilaki

► **To cite this version:**

Sophie Vassilaki. ANDRE MIRAMBEL A TRAVERS SES ARCHIVES: A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT DU GREC MODERNE A L'INALCO. FRANCE-GRECE, 1915-1995: ARCHIVES, HISTOIRE, MEMOIRE, Nov 2016, PARIS, France. hal-02651656

**HAL Id: hal-02651656**

**<https://hal.science/hal-02651656>**

Submitted on 29 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FRANCE-GRECE, 1915-1995 : ARCHIVES, HISTOIRE, MEMOIRE

ΓΑΛΛΙΑ-ΕΛΛΑΔΑ, 1915-1995 : ΑΡΧΕΙΑ, ΙΣΤΟΡΙΑ, ΜΝΗΜΗ

Colloque international coorganisé par les Archives nationales  
et les Archives générales de l'État hellénique,  
sous le haut patronage du Sénat et l'égide de l'Ambassade de Grèce en France

Paris, 24-26 novembre 2016

ANDRÉ MIRAMBEL A TRAVERS SES ARCHIVES :  
A PROPOS DE L'ENSEIGNEMENT DU GREC MODERNE A L'INALCO

Sophie Vassilaki

*Institut National des Langues et des Civilisations Orientales*

SeDyL – UMR 8202 du CNRS, UMR135 de l'IRD

[sophie.vassilaki@inalco.fr](mailto:sophie.vassilaki@inalco.fr)

## 0. Introduction

Tant par l'importance de ses fonctions institutionnelles que par l'apport de ses travaux scientifiques, André Mirambel (1900-1970) compte comme une figure majeure pour les études grecques modernes en France. Rappelons brièvement son parcours :

- Agrégé de grammaire, diplômé de l'École des Langues Orientales en 1924, élève de Jean Psichari (:1903-1928), il fut son successeur à la chaire de grec moderne.
- Professeur à l'École des Langues Orientales (désormais L'O) de 1929 à 1970, année de son décès.
- De 1958 à 1969 il a été Administrateur de l'École des L'O, après avoir assuré les fonctions d'Administrateur adjoint pendant une décennie (1949-1958).
- A partir de 1938, il exerce à la Sorbonne en qualité de Chargé de cours. En 1946 (année du décès d'Hubert Pernot), il est nommé Directeur de l'*Institut d'études byzantines et néo-helléniques* à la Sorbonne<sup>1</sup>, sans toutefois devenir titulaire de la chaire de « grec post-classique et moderne et de littérature néo-hellénique ».

## 1. Description de l'archive :

Les archives d'André Mirambel (AM) sont conservées à l'*Institut néohellénique de la Sorbonne*<sup>2</sup> dans deux grands cartons contenant une cinquantaine (48) de carnets de notes dont une moitié au nom d'un auteur grec, quelques brèves monographies destinées à la

---

<sup>1</sup> Rappelons ici que l'*Institut néo-hellénique de la Sorbonne* a été créé officiellement en 1932; en 1959, il devient *Institut de langue et littérature grecques médiévales et modernes*. Cf. Mirambel André, « L'Institut néo-hellénique de l'Université de Paris », In, *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°3, juillet 1947, pp. 172- 175. Consultable sur [http://www.persee.fr/doc/bude\\_0004-5527\\_1947\\_num\\_1\\_3\\_4807](http://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1947_num_1_3_4807), ainsi que la contribution d'Alkistis Sofou dans ce colloque.

<sup>2</sup> A notre connaissance, aucune archive d'AM n'est conservée à la BULAC dont les catalogues contiennent en revanche la totalité de son œuvre publiée.

documentation du cours de littérature (auteur et période) et huit grands classeurs où se trouvent rangés :

(1) Des manuscrits ou des tapuscrits relatifs au programme des cours aux L'O, de 4h hebdomadaires en moyenne, avec un exposé magistral autour de la langue et de la littérature grecques modernes et un cours pratique de langue, assuré par le lecteur.

(2) Des procès-verbaux d'examens et des listes des présents aux cours (L'O).

(3) Des sujets d'examens, destinés aux étudiants de l'Institut néohellénique de la Sorbonne (sur proposition de la lectrice)<sup>3</sup>, et quelques sujets à ceux des L'O<sup>4</sup>. En l'absence de papier en tête ou autre signe distinctif, les sujets proposés se distinguent par leur contenu : dimension diachronique, notamment de civilisation byzantine (Ch. Diehl), pour les étudiants de la Sorbonne, questions centrées sur la synchronie linguistique et littéraire, pour ceux des L'O.

(4) Plusieurs tapuscrits de communications à des séances de sociétés savantes ou des conférences données à l'occasion des manifestations aux L'O dont une large partie se trouve publiée dans des revues ou en préface ou en chapitre d'ouvrages (cf. catalogue de la BULAC) : *La vie politique et sociale de la Grèce dans la littérature néohellénique*, *La civilisation de la Grèce moderne et la culture occidentale*, *Le roman néohellénique et la « question de la langue »*, *Le roman néo-grec et la langue littéraire en Grèce*, *La littérature grecque moderne et l'Orient*, *Le poète Georges Seféris (prix Nobel 1963) et les valeurs européennes*, etc.

(5) Des documents administratifs en nombre limité : circulaires, décrets, rapports, notes financières, etc.

(6) La correspondance d'AM avec les étudiants (demandes de renseignements et d'orientation, demandes d'inscription, remerciements, souvenirs de voyage en Grèce) ou plus rarement avec des collègues. Il est à noter qu'en dehors de cette correspondance limitée en volume et dont le contenu est administratif, formel et, on dirait, sans enjeu, aucune correspondance professionnelle et/ou plus personnelle n'est contenue dans ces cartons.

L'intérêt de ces archives réside essentiellement dans les informations qu'on peut en tirer sur le contenu et l'organisation des cours dans les deux établissements parisiens, sur le

---

<sup>3</sup> Les examens de la Sorbonne comportent trois épreuves : Composition (en trois parties, selon le choix de formation des étudiants), version et thème. A titre d'exemple (cf. archives AM) : épreuve de composition (1959) (a) « L'évolution de la flexion nominale en grec médiéval et moderne », (b) « Les thèmes d'inspiration des chansons populaires grecques médiévales », (c) « La conception de la poésie chez Cavafis et chez Sikélianos ». Pour la version, les auteurs de référence sont des romaniers classiques, démotistes ou plus rarement des essayistes Myrivilis, Kazantzakis, Dragoumis, I.M. Panayotopoulos) ; pour le thème, le sujet est historique ou philosophique, typiquement la civilisation byzantine : Charles Diehl, Taine, Tatakis.

<sup>4</sup> Les étudiants des L'O, exclusivement néohellénistes, passent des épreuves écrites *et orales* en vue de l'obtention du diplôme de l'établissement reconnu par le Ministère de l'éducation nationale, cf. ci-dessous.

1<sup>e</sup> année : version (sans dictionnaire), trois questions de grammaire et à l'oral examen sur trois points : explication de texte, de grammaire, conversation. 2<sup>e</sup> année : thème grec moderne + épreuves orales. 3<sup>e</sup> année : composition en grec moderne sur un sujet de littérature et 4 interrogations à l'oral (explication de texte, linguistique, littérature, pratique de la langue sur des sujets de littérature et de civilisation).

flux des étudiants - très réduit avant la 2<sup>e</sup> guerre, nettement plus important après<sup>5</sup> -, sur l'organisation des cours, sur les sujets d'examens proposés et la place qu'ils font à l'évaluation des compétences linguistiques effectives des apprenants, notamment de ceux inscrits aux L'O. Les procès-verbaux manuscrits de ces examens, les notes attribuées ainsi que les quelques commentaires qui les accompagnent peuvent également renseigner sur le niveau des étudiants néohellénistes et indirectement sur leurs motivations.

L'ensemble de ces éléments, même s'il ne révèle pas une image inconnue ou inattendue des études grecques modernes aux L'O, contribue à éclairer la conception qu'avait AM de l'enseignement du grec moderne, dans ses liens étroits avec ce qu'il a appelé le « champ de l'Hellénisme ».

## 2. Les textes sur l'histoire de l'enseignement du grec moderne en France

Les sources de référence pour le sujet qui nous préoccupe aujourd'hui sont des textes de synthèse qu'AM a rédigés à l'occasion des présentations solennelles du « domaine grec moderne » comme champ d'étude académique.

Il s'agit tout d'abord d'un grand article publié à l'occasion du *Cent-cinquantième de l'École des Langues Orientales* (1948) : « LE GREC MODERNE à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes », Paris, Imprimerie Nationale de France. L'intitulé de l'article qui figure sur la première page du texte, reproduit celui de la chaire « Grec vulgaire (1819) puis grec moderne ». Après un aperçu historique largement inspiré de la leçon inaugurale (1904) de son maître et prédécesseur à la chaire, Jean Psichari<sup>6</sup>, AM présente les enjeux de l'étude du grec moderne en France ; s'écartant de la vision quelque peu romantique de Psichari (« une preuve touchante d'amour donnée par la France à la Grèce », p. 5), il met d'emblée l'accent aux motifs proprement politiques de l'enjeu :

« [...] Ainsi, l'enseignement du Grec Moderne est né d'un besoin de propagande religieuse, tout d'abord. Il a répondu ensuite à des nécessités politiques, diplomatiques, commerciales et aussi des préoccupations sentimentales. C'est tardivement qu'il s'est organisé d'une manière scientifique. Dans l'histoire de l'Orientalisme, c'est en France que l'enseignement de cette

---

<sup>5</sup> Pour le nombre d'inscrits et le nombre de diplômés aux L'O, nous nous appuyons sur deux sources : (i) les listes manuscrites d'étudiants présents aux cours aux Langues'O ainsi que les procès verbaux manuscrits conservés dans les archives d'A. Mirambel. (ii) Les listes officielles des diplômés des Langues'O mentionnées dans le *Livre du Bicentenaire* de l'établissement, p. 420 à 422. Ces données sont assez approximatives, les mêmes noms apparaissant deux ou trois années de suite parmi les diplômés, les chiffres sont donc sujet à caution. Cela n'empêche pas de dégager quelques tendances générales : à partir de 1874 et pendant la vingtaine d'années qui suit il y a 1 à 2 diplômés, tous les deux ou trois ans, avec une régularité quasi annuelle à partir 1892 ; forte poussée de diplômés en 1896, 99, 1902 où l'on passe à deux chiffres. A partir de 1896 les chiffres sont en augmentation pour une petite décennie, mais restent au dessous des dix. A partir de 1903 les chiffres se stabilisent autour de 3 ou 5 inscrits et en tout cas nettement en dessous des 10 jusqu'au début des années 60. Ce n'est qu'à partir des années 80 que le nombre des diplômés augmente sensiblement et cela correspond à la création des diplômes d'établissement, puis nationaux, par cycle. Avant 1971, il existait un seul diplôme « d'élève breveté de l'École nationale des langues orientales vivantes pour la langue X » préparé en trois ans et délivré par le Ministère de l'éducation nationale. A partir de 1972, le diplôme des L'O est réorganisé en 20 unités de valeur de « langue » et de « civilisation » ; il reçoit la dénomination de DULCO (*Diplôme unilingue de langue et civilisation orientale*). Un diplôme supérieur, (1 diplômé en grec moderne en 1972) puis un diplôme de recherche et d'études appliquées, (3 diplômés en GM, en 1977), diplômes propres à l'établissement, sont créés dans la foulée pour le second cycle. Sous certaines conditions, le diplôme supérieur se transforme en licence et le DREA en maîtrise, diplômes nationaux, à partir de 1986 pour le GM avec des effectifs en très forte hausse jusqu'aux années 94 et 95.

<sup>6</sup> Jean Psichari, *Les études de grec moderne en France au dix-neuvième siècle*, Leçon d'ouverture du cours de Grec moderne à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, le samedi 20 février 1904.

langue est le plus ancien, et c'est à l'École des Langues orientales que cet enseignement a trouvé, pour la première fois, une forme méthodique. » (p. 77)

La suite de l'article, qui fait une large place à l'apport de Psichari aux études néo-grecques, est consacré à un exposé synthétique sur la langue grecque moderne, son histoire, ses traits synchroniques et sa situation (socio-)linguistique, notamment pour ce qui est de la question de la langue, toujours épineuse à l'époque, *i.e.* le conflit entre « purisme » et « vulgarisme », son origine et son évolution. AM, se posant en linguiste spécialiste, met de cette manière l'accent sur le rôle structurant de cette discipline dans l'enseignement académique relatif au domaine grec moderne et dans la construction d'un discours scientifique pour l'ensemble de ce domaine.

Le projet des L'O est donc fondamentalement linguistique, la littérature et la civilisation étant des disciplines tout aussi présentes, mais néanmoins conditionnées par les prérequis linguistiques (public d'apprenants le grec moderne). La comparaison avec les missions de l'*Institut néohellénique de la Sorbonne*, exposées par AM dans un article dédié (cf. référence en note 1 et ci-dessous), est ici intéressante. Les statuts de l'*Institut* orientent son programme vers le développement des recherches diachroniques (grec post-classique, byzantin et moderne) ainsi qu'aux recherches en littérature et en civilisation néo-helléniques ; la formation en langue, indispensable dans ces deux domaines, n'est pas explicitement mentionnée, le public concerné et visé étant majoritairement hellénophone. Le projet de l'Institut est à la fois scientifique *et* culturel, puisqu'il s'agit « de grouper et de favoriser les efforts des Hellènes et des Français en vue d'étendre les rapports entre les milieux intellectuels des deux pays. » AM souligne son rôle de « centre d'échange entre étudiants hellènes et français ou étrangers, [qui] n'ignore aucune des manifestations d'hellénisme ou de philhellénisme qui ont lieu à Paris ; il les signale aux personnes qui le fréquentent. Par ailleurs, il guide dans leurs travaux les étudiants hellènes plus nombreux actuellement que jadis, grâce aux bourses qui — et il faut s'en réjouir — leur ont permis de venir achever en France leurs études. »<sup>7</sup> Inscrits dans des institutions aux missions différentes (Sorbonne et L'O), ces deux projets, en dépit des passerelles et des collaborations, ont gardé une relative autonomie qui s'est accentuée à partir des années 70.

### **3. Définir le champ du grec moderne ; l'héritage de Psichari**

Dans un autre texte de synthèse, écrit en 1967<sup>8</sup>, à l'occasion du centenaire de *l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, AM livre, au crépuscule de sa vie et au terme d'une longue carrière, ses réflexions et considérations sur l'état des études néohelléniques en France :

---

<sup>7</sup> Cf. Mirambel André, « L'Institut néo-hellénique de l'Université de Paris », In, *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°3, juillet 1947, p. 172-3.

<sup>8</sup> Cf. AM « Le domaine grec moderne et les études néohelléniques en France depuis un siècle », In, *Revue des Études Grecques*, tome 80, fascicule 379-383, Janvier-décembre 1967, pp. 445-452 (tiré à part, à la BULAC, BL.8.59 (24), avec une dédicace d'AM, « Pour la Bibliothèque de l'École »). Consultable sur [http://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_1967\\_num\\_80\\_379\\_3973](http://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1967_num_80_379_3973)

« De 1867 (année de la fondation de l'Association) à 1967, les études néohelléniques n'ont pas cessé d'être cultivées en France. Comment se présentent-elles ? Comment définir leur champ et leur orientation ? Quels résultats ont été obtenus dans le domaine scientifique ? Quels services ont-elles rendus à la cause de l'Hellénisme ? » (p. 446).

Cette série d'interrogations met en évidence l'organisation encore en construction du champ grec moderne, tant sur le plan institutionnel que disciplinaire. Elle traduit également la difficulté d'inscrire ces études en champ autonome et autoréférencé en France et en Europe :

« Définir le champ du Grec Moderne est moins aisé qu'on ne serait tenté de le penser. Sans doute s'agit-il de la langue actuellement en usage en pays grec, et même hors du pays grec... Mais on ne saurait faire abstraction des liens qui rattachent cet Hellénisme à ce qui l'a précédé dans le temps, de sorte qu'on est amené à traiter non seulement du néohellénique proprement dit et limité à l'actuel, mais encore des ses origines. Or celles-ci remontent loin, si l'on considère la continuité de la langue et de civilisation qui fait difficulté à l'historien et au linguiste soucieux de tracer des limites. Sans remonter toutefois jusqu'au grec ancien, on a dû tenir compte du grec médiéval (ou byzantin) et même du grec chrétien qui préparent en quelque sorte le grec actuel, dont l'étude doit également être menée sur place. » (p. 448).

Au cœur de la réflexion, on le voit, se trouve toujours la question des origines du grec moderne, origines postclassiques et médiévales notamment : réhabiliter cette longue période, c'est l'enjeu de l'époque, l'étudier en elle-même, mieux éclairer le chemin à partir de cette étape décisive vers la « grécité d'aujourd'hui » ; « c'est de cette manière que le grec moderne n'est pas tenu à l'écart des progrès de la science dans le renouvellement ou la création des méthodes. »

Sur ce point comme sur tant d'autres, l'héritage de Psichari se fait sentir. On connaît le grand débat idéologique et scientifique qui opposa Jean Psichari au linguiste grec, professeur à l'Université d'Athènes, Chatzidakis, représentant institutionnel du purisme, même si sa position de linguiste a été beaucoup plus nuancée sur cette question. Pour Chatzidakis, le grec moderne se trouve en germe déjà dans la koinè, depuis cette époque et jusqu'à l'ère moderne, le grec n'ayant connu que des transformations conservatrices. Chatzidakis exprime là une doctrine fondatrice, largement partagée par les linguistes et savants grecs indépendamment de leur penchant ou obédience puriste ou vulgariste (démoticiste). Pour Psichari, le grec moderne est une langue qui s'est totalement détachée de sa mère, le grec ancien, et qui commence à se former vers le XI<sup>e</sup> s., pour prendre sa forme actuelle aux alentours du XVII<sup>e</sup> s., à la suite d'une longue période de gestation marquée par des transformations innovantes. Mais cela ne l'empêcha pas de déclarer dans sa leçon d'ouverture « du cours » de grec moderne de 1904 que « ce qu'on nomme, improprement d'ailleurs, le grec vulgaire et le grec homérique, c'est tout un » et ce n'est pas un mythe !

« Par un développement harmonieux et continu, auquel pas un chaînon ne manque, l'ionien d'Homère aboutit à l'attique, l'attique à la Koinè de l'époque hellénistique, le grec hellénistique enfin grâce à des transformations que nous suivons dans le détail, à travers les inscriptions, les papyrus, et les textes du moyen-âge aboutit à l'état moderne, à la langue commune couramment parlée en Grèce aujourd'hui. Quelle belle histoire ! » (p. 7)

Cette chaîne ininterrompue entre le grec vulgaire et le grec d'Homère s'est maintenue, selon Psichari, grâce « aux *ἔπεα πτερόεντα*, aux paroles ailées, qui n'ont pas cessé une seule seconde de se transmettre de bouche en bouche. » (p. 7) Et si les mots ont changé de forme c'est précisément par leur usage continu :

« Il s'agit ici d'une parole qui se perpétue et non point d'une écriture qui se conserve. » [...] « Ainsi la parole prononcée de nos jours par l'homme le plus simple est une attestation irréfutable aussi bien de l'immortalité de la langue que de l'unité de l'hellénisme le long des siècles. » (p. 8).

AM aura certes à reformuler dans ces écrits ces positions tranchées et parfois contradictoires de son maître, mais sans jamais en contester explicitement le fond.

Dans son texte de 1967, cité ci-dessus, AM établit deux grandes divisions dans l'histoire des études néohelléniques en France, depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

(i) La première est *philologique*, en référence à ces éditeurs de textes, c'est-à-dire l'ensemble de ses prédécesseurs à la chaire de grec moderne aux L'O (Ansse de Villoison, Hase, Miller, Legrand, Psichari) et à la Sorbonne, Hubert Pernot notamment. Il s'agit là de la question des ressources, de la formation du canon, puis de la méthodologie établie, bases indispensables pour définir le périmètre de cette aire d'études, comme on l'entend aujourd'hui, émergente.

(ii) Le second courant pour les études néo-helléniques, en tant qu'aire d'étude constituée, c'est *l'introduction de la linguistique*, qui a été le vecteur premier de sa nécessaire disciplinarisation. « Jusque-là », écrit-il, « l'étude de la langue se bornait à la traduction et au commentaire des textes ». C'est Jean Psichari, avec sa grammaire, certes prescriptive, mais œuvre de combat pour que le grec démotique soit érigé en langue littéraire et nationale, qui a apporté aux études néohelléniques non seulement l'analyse descriptive, mais aussi la grammaire historique avec une prédominance de la phonétique (qui a ouvert la voie aux travaux d'H. Pernot en phonétique expérimentale), la dialectologie, qui en dehors du seul folklore devenait l'étude de la variation, et même l'introduction dans l'étude du néogrec du principe de la grammaire comparée. Se trouvent établis par ce biais des liens avec d'autres domaines historiques (slave, néo-latin, sémitique, d'autres encore).

On peut y voir là une première forme de décloisonnement, à côté du seul modèle patrimonial, une première ouverture vers des logiques plus circulatoires, où les perceptions collectives, la dimension diatopique, des géométries moins rigides que l'histoire interne du grec, commencent à émerger.

L'apport donc de Psichari, si l'on suit le point de vue d'AM, a été d'introduire une autre manière de voir ce monde. Psichari a été sans doute le premier à théoriser, à travers la « question de la langue », la question des rapports de domination, un des premiers à parler explicitement du rapport « imitation » / « création ». Nous avons là une version de l'orientalisme des plus fructueuses.

Ouvrons ici une parenthèse pour nous référer à nouveau à cette source, qu'est la leçon inaugurale de Psichari (1904). Comme nous l'avons déjà évoqué précédemment, Psichari,

nettement plus lyrique que Mirambel, voit une preuve touchante d'amour, donnée par la France à la Grèce, dans ce fait singulier, qu'une chaire de grec moderne est créée à Paris :

« Reportez-vous à 1800 », écrit-il ; « la Grèce alors, écrasée sous le joug le plus barbare que jamais peuple ait subi, n'existait pas, ne pouvait même entrevoir l'espérance d'exister un jour comme nation. La France se levait, (c'est la « République Grecque » de Bonaparte, c'est la 3<sup>e</sup> République, c'est Voltaire, c'est le mouvement philhellène), la France lui disait : 'Mais si ! Tu existes ; tu existes au moins dans ta langue qui ne meurt point ; cette langue, je veux l'enseigner, ce sera une affirmation première de ton existence ' . » (p. 5).

Il évoque ensuite le contexte français, ce mouvement général de modernisation de l'état, cette nouvelle économie du savoir, le savoir qui rentre dans la sphère publique, nous sommes en 3<sup>e</sup> République :

« Rien n'est plus conforme à l'esprit de la démocratie, que d'enseigner comme le veut le titre même de l'École, les langues vivantes, c'est à dire les langues qui se parlent et telles qu'elles se parlent, les langues qui fleurissent sur les lèvres du peuple. Enseigner à parler une langue. Notre École est restée fidèle à ce grand principe démocratique, qui lui rappelle ses origines républicaines. » (p. 5).

Plus loin dans ce même texte, sa référence à l'apport du philhellénisme intéresse directement notre propos :

« Il ne semble pas que le philhellénisme ait beaucoup contribué aux études de grec moderne en France. Ne médisons point du philhellénisme. Il a fait la Grèce. Peut-être aurait-il dû s'en tenir là ; peut-être aurait-il dû laisser la Grèce se refaire elle-même. Il a hypnotisé la Grèce dans l'imitation vague du passé (P. fait ici référence au purisme, courant majoritaire parmi les philhellènes), l'affaiblissant du même coup pour les créations de l'avenir. » (p. 11).

Psichari se réfère ici à la dynamique du paradigme vulgariste, par la mention notamment de Fauriel et de sa découverte de ce « diamant » que sont les chansons populaires. La référence aux « créations de l'avenir » n'est pas sans évoquer la figure d'Ernest Renan<sup>9</sup>, son beau-père, icône intellectuelle de la III<sup>e</sup> République, philologue humaniste – favorable à la colonisation - qui a eu une influence certaine sur sa conception de la nation et de l'Idée, cette dernière liée à la langue<sup>10</sup>.

Il pose enfin la question du contact, le contact avec le réel, le « terrain » dirions-nous aujourd'hui ; « touchons terre, soyons un peu Grecs » :

« Des jeunes gens de votre âge ne doivent pas être enveloppés ou, pour me servir d'une métaphore populaire grecque, enlinceulés (σβανωμένοι) dans je ne sais quelles abstractions grammaticales. Touchons terre. Il faut ici, il faut dans tout enseignement, surtout dans l'enseignement supérieur, tâcher de voir les hommes derrière les bouquins ; derrière les caractères d'imprimerie c'est la vie, c'est la réalité qu'il s'agit de découvrir. Nous lisons donc les journaux. Nous irons nous promener dans Athènes ou dans les îles fortunées. Nous irons

---

<sup>9</sup> Cf. le récent ouvrage de François Hartog (2017) *La Nation, la Religion et l'Avenir, Sur les traces d'Ernest Renan*, éd. Gallimard, l'Esprit de la Cité, Paris. L'auteur offre un éclairage intéressant de l'œuvre de Renan dont plusieurs aspects sont liés à la vision de Psichari, notamment du rapport langue-nation ; voir aussi ainsi les références directes ou indirectes à la science de l'avenir.

<sup>10</sup> Cf. sur ce point, l'article de Rhéa Delveroudi (2005) « Ο Ψυχάρης, η γλωσσολογία, η 'Ιδέα' » [Psichari, la linguistique, l'« Idée »], in *Ο Ψυχάρης και η εποχή του* [Psichari et son époque], éd. ΙΝΣ, Thessalonique, p. 83-98.



prendre un raki sur la place de la Constitution, ou sous un platane, dans les villages. Nous causerons avec les gens simples. ... Nous apprendrons des choses que, dans ce monde, seul un Grec, né Grec peut nous expliquer, un Grec qui a passé, comme tous les Grecs, par les *fourches caudines* du beau langage. » (p. 17)<sup>11</sup>.

Psichari conclut :

« Le nom, l'esprit même de l'École vous convient aux travaux féconds. Un large souffle de vie l'anima dès son berceau ; il nous soulève encore, il nous porte vers le vaste monde ; d'abord au seuil oriental, nous attend la Grèce, ma chère Grèce aimée, destinée au rôle civilisateur dans la Méditerranée ; puis l'Orient et l'Extrême-Orient, auxquels l'École vous initie, élargiront votre pensée, par l'immensité même des horizons. » (p. 22).

#### 4. La continuité du monde grec, entre conservation et adaptation

Revenons à Mirambel. Sa vision du champ néohellénique est orientée non pas vers les horizons lointains de Psichari ni même vers les rives de la Méditerranée, porte vers le monde oriental. Sa perspective est universaliste, conforme à l'esprit des Lumières, et donc européocentrée. C'est dans ce cadre qu'il parle du monde grec, qui à travers les âges ne cherche qu'à « conserver », qu'à « s'adapter » :

« L'originalité de l'Hellade réside dans le double effort pour conserver l'héritage que l'Antiquité lui a légué, et pour s'adapter à ce que l'Occident lui a offert. Par là s'affirme la continuité de l'Hellénisme, qui doit à une lente évolution de subsister à travers les révolutions de l'Europe. »

12

La civilisation de la Grèce moderne est marquée par ces deux traits fondamentaux et non contradictoires :

- traditionnalisme, en référence à l'hellénisme antique : culte des ancêtres, religion chrétienne orthodoxe restée profondément païenne dans sa pratique ; vie privée et force des traditions familiales, prédominance de l'autorité masculine, hospitalité la plus large à l'égard de l'étranger ; particularisme de la vie publique, régionalisme politique (cf. rivalités antiques entre cités) ; la question de la langue, le conflit entre le purisme et le vulgarisme, en tant que degré suprême du traditionnalisme<sup>13</sup>.

- contact du Sud avec l'Occident, classicisme et humanisme normatifs, individuation :

« La nature des contacts entre l'Hellénisme et l'Occident va de *l'imitation*, ce qui est peu, à *l'influence*, ce qui est plus, et jusqu'à *l'adaptation*, ce qui est mieux » (p. 6, cf. note 12).

« La Grèce moderne apprécie chez nous (Français) *l'individualisme* qui est une forme concrète d'humanisme sur le plan social comme sur le plan intellectuel ; c'est par la France que s'est

---

<sup>11</sup> Propos qui sont à nuancer quand on les compare à ceux d'un autre passage du début de son texte où il se réfère à Anse de Villoison (p. 6) : « Vos professeurs doivent être à la fois et sont, par le fait, des savants capables de remonter aux causes et des maîtres habiles à transmettre aux élèves les premiers rudiments, afin de leur « enseigner à parler » une langue, comme le dit V. avec ingénuité. La double nécessité d'un enseignement scientifique et pratique n'a jamais été mieux sentie. Affirmons-le hautement : *la science seule donne à l'enseignement, même pratique, la base dont il a besoin*. Nous ne sommes pas une école primaire ; [...] Quand, en voyage, vous apprenez empiriquement une langue, vous ne l'assimilez pas par le secours de l'indigène, mais bien plutôt par la méthode que vous avez en vous et que vous lui apportez toute prête à recevoir ses propos. Sur ce fond premier tout se coordonne et se pose. »

<sup>12</sup> Cf. tapuscrit non daté, 10 p. (archives de la Sorbonne) : *La civilisation de la Grèce moderne et la culture occidentale*, par André Mirambel.

<sup>13</sup> Cf. AM (1948) : « La structure géographique du pays grec a favorisé le particularisme hellénique, la psychologie des habitants a pour trait essentiel l'individualisme, qui les incline peu à l'unité linguistique. », p. 85

renouvelée en Grèce la conception antique de l'être humain et que les éléments sociaux de la personnalité sont apparus. Ce que les Hellènes d'aujourd'hui aiment encore chez nous, c'est le goût de l'esprit critique. La littérature qui s'est créée en Grèce, au cours de la période récente, est loin d'être aussi abstraite que notre littérature d'idées, mais elle doit à l'influence occidentale française la recherche de l'analyse, et la prédominance de l'analyse sur la synthèse. » (p. 7).

Dans un long texte rédigé à l'occasion de l'obtention du prix Nobel par Séféris en 1963<sup>14</sup>, AM reprend ces analyses ; la poésie de Séféris, dans sa dimension linguistique, esthétique et éthique, constitue le paradigme de la modernité littéraire grecque par excellence :

« Ce sont ces valeurs que je voudrais essayer de dégager de l'œuvre poétique de Georges Séféris. Nous les appellerons « européennes » à dessein pour deux raisons : tout d'abord, elles gravitent autour du concept d'« individu » qui est à l'origine des grands mouvements de pensée par lesquels s'est réalisée intellectuellement l'Europe. En second lieu, elles sont liées aux grandes manifestations de l'hellénisme à travers les âges. » (p. 1-2).

Et plus loin, au sujet de la traduction de ces « littératures particulières » :

« Une remarque première, tout d'abord, qui va à l'appui de l'europhobie de Séféris comme de la poésie néohellénique : c'est que, dans le même temps où s'élabore la création du poète, l'étranger est attiré par elle et l'effort de traduction en témoigne. Avant que des œuvres de la prose grecque moderne aient été traduites, ce sont des traductions d'œuvres poétiques qui ont fait connaître à l'Occident la production littéraire de la Grèce contemporaine : pour ne parler que de notre siècle, Palamas, puis Cavafis, puis Sikélianos, ou Kazantzakis, ont inspiré des traducteurs qui voyaient en ces écrivains des penseurs d'une large portée, dont l'Occident, sinon l'Europe, avait intérêt à connaître l'œuvre (ou une partie) et à la méditer. » (p. 2)

Au terme de ce bref périple à partir des archives et des textes publiés d'AM portant sur la place des études grecques modernes en France, nous pouvons revenir sur la conclusion de son article de 1967 qui résume bien sa pensée : « le grec moderne est un domaine complexe ». Pour AM, cette complexité réside à la dualité constitutive de ce monde et à l'effort constant d'adaptation qui lui est demandé pour trouver son identité néohellénique, entre « tradition et création », pour reprendre ses mots.

Pour le linguiste qu'il est, la langue grecque moderne est une « langue neuve » ayant ses propres ressources (cf. 1948, p. 94) ; elle doit par conséquent être appréhendée et étudiée en tant que système linguistique autonome et indépendant synchroniquement de la langue ancienne.

« Le grec moderne, s'il reste l'apanage d'un nombre relativement limité de spécialistes, a cessé d'être, lui, un champ réduit, et ne peut être considéré comme un simple appendice au grec classique... Je ne crains pas d'être paradoxal en disant qu'il y a, non seulement intérêt, mais même utilité à étudier le grec moderne. » (p. 80).

Toutefois, sa promotion, notamment auprès des élites françaises, puise toujours largement dans l'argumentaire de la langue trimillénaire, « l'une des plus indo-

---

<sup>14</sup> Tapuscrit de 21 p., archives de la Sorbonne, repris en 1964 dans l'ouvrage, *Georges Séféris, Prix Nobel 1963*, Société d'édition « Les Belles Lettres », Paris.

européennes », dans le rôle unique de témoin linguistique. La suite de l'histoire n'a pas confirmé l'efficacité de cet argument pour la promotion d'une langue vivante.

« [...] une étude approfondie du grec, même ancien, ne peut être complète que si l'on considère, historiquement, le développement continu de cette langue et son aboutissement actuel. Quant au grec biblique et néotestamentaire, quant au grec médiéval ou byzantin, on ne peut songer à une étude sérieuse et féconde sans le grec moderne : c'est même une nécessité. » (p. 81).

## 5. En conclusion

Les archives d'André Mirambel, sans réserver des découvertes inattendues ni nous faire connaître une facette moins institutionnelle du personnage, apportent des éléments d'éclairage sur son long parcours d'universitaire, ses méthodes de travail, la conception et l'organisation de ses cours, et surtout son profond attachement au monde grec contemporain. Elles permettent de mieux documenter le fait que les études néohelléniques se sont solidement ancrées sur le modèle universaliste-européen dont nous venons de passer en revue les fondamentaux. Face à la domination durable de ce système de référence, le modèle alternatif, régional, oriental, faisant une plus large place aux traits aréaux slaves (tradition byzantine), turcs, arabes, etc. est resté très marginal.

Pendant les dernières décennies, des approches nouvelles des « aires culturelles » en ont permis une relecture critique et ouverte aux problématiques de la mondialisation, du post-colonialisme et du post-universalisme eurocentré. Des logiques circulatoires transcendant les limites fixées par les traditions et catégorisations nationales ont élargi les perspectives et contribué au renouvellement des méthodes (travail de terrain, documentation). Dans le domaine grec moderne, ces questions ont fait l'objet de nombreuses études, notamment par des universitaires grecs, dans un contexte de crise et de résurgence des débats identitaires de toute sorte.

Les études grecques modernes bien inscrites dans le paysage académique français depuis fort longtemps ne sont toujours pas sorties de leur « complexité », pour reprendre les mots d'André Mirambel. Elle sont toujours caractérisées par cette instabilité identitaire, alors qu'elles s'adressent désormais à un public plus jeune, majoritairement non hellénisant, et très hétérogène quant à ses motivations. Rappelons, pour finir, que nommer ces études en France (institutions, diplômes, départements, intitulés des cours, mots-clés, etc.) est toujours un peu compliqué, rien de neutre ou de non connoté : *grec* (« sans peine », « pour le voyage »), *néo-grec* (style, mouvement, cours de xxx, verbe), *grec moderne* (section, diplôme), *hellénique* (fondation, centre culturel, foyer), *néohellénique* (département, études, linguistique).